

La Java du Néant . Encina Henry

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays . Toute reproduction, même partielle, est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit photographie , photocopie, disque ou autre procédé.

© 2025 France Encina Henry

ENCINA HENRY

LA JAVA DU NÉANT

Le dernier souffle d'un homme debout

Roman Noir Littéraire.



Prologue

« La vie est, à mes yeux, une mauvaise blague que l'on se raconte à soi-même.

Je suis là pour vous narrer tout cela car, au fond, nous sommes tous des morts en sursis, n'est-ce pas ? La vie ressemble à un vieux film de série B : elle commence par une promesse et s'achève dans la boue, tandis que l'on se demande pourquoi l'on n'a pas feint d'être mort dès le départ.

Je ne suis pas de ces hommes qui croient en l'au-delà, en Dieu, ou en une vie après la mort. Non, j'estime que nous nous payons une bonne grosse plaisanterie, faute d'autre choix. Et, au fond, cette idée me divertit : nous vivons en nous persuadant que tout cela n'est qu'une gigantesque farce sans queue ni tête.

Allons-y, préparez-vous, arrachez-vous au confort de votre siège... ou de votre chaise, si vous préférez, car la secousse promet d'être vive. La grande blague commence ici, et je n'en suis que le narrateur, un vieux provincial qui déballe son sac entre deux gorgées de bière.

— Voulez-vous rire ? Voulez-vous pleurer ? Ou peut-être simplement vous désintéresser... restez donc, et ouvrez grand les yeux. »

Le dernier souffle d'un homme debout

Prologue

Chapitre 1

Le Ticket de la Dernière Chance

Chapitre 2

Les lois de l'absurde

Chapitre 3

La philosophie du mec bourré

Chapitre 4

Le bonheur en promo (Stock limité)

Chapitre 5

La tempête menace, et moi, je reste debout

Chapitre 6

L'étrange histoire du mec qui a tout perdu... sauf sa voix

Chapitre 7

L'éveil d'un mec qui commença à douter... qu'il n'y avait rien à douter

Chapitre 8

La douceur d'un souffle, le murmure d'un rêve

Chapitre 9

Le feu qui ne s'éteint pas

Chapitre 10

Le miroir brisé d'un homme qui avait tout et... qui n'avait plus rien

Chapitre 11

Les naufragés de la dernière chance

Chapitre 12

La douceur impossible dans un monde en flammes

Chapitre 13

Les cendres de demain

Chapitre 14

L'écho des ruines et le souffle des vivants

Chapitre 15

La relève des veilleurs

Chapitre 16

Danse macabre ou ballet de lumière ?

Chapitre 17

Le grand saut dans l'abîme — ou comment on apprend à voler sans ailes

Chapitre 18

Sur le fil du rasoir — Ballet d'ombres et de lumières

Chapitre 19

L'épithaphe la plus drôle — Mourir en rigolant, ou le dernier pied de nez au destin

Chapitre 20

Et toi, tu crois en quoi ? — La grande question qui fait chier tout le monde

Chapitre 21

Le dernier verre avant l'oubli — La pissotière philosophique

Chapitre 22

La connivence des déchéances — Quand les ruines se reconnaissent

Chapitre 23

Le bonheur en stock limité — La quête désespérée d'un mirage

Chapitre 24

La vie sexuelle d'un cassé — L'intimité bafouée dans un corps en ruines

Chapitre 25

La fin du roman, ou le début du cauchemar — Quand la réalité déborde sur la fiction

Chapitre 26

Le dernier souffle d'un homme debout — Quand la fatigue

devient une arme

Épilogue

Le point final n'est qu'une virgule qui a mal tourné

Chapitre 1

Le Ticket de la Dernière Chance

La vie est, à mon humble avis de poissard, une mauvaise blague qu'on se raconte à soi-même en espérant que la chute sera drôle. Mais la chute, c'est juste le sol.

J'avais toujours clamé sur les comptoirs que la Camarde, c'était comme une réclame pour yaourt périmé dans un videgrenier : on ne sait jamais quand elle vous saute à la gorge, et de toute façon, c'est gratuit. Une maxime à la mords-moi-le-nœud, certes, mais qui résume assez bien la philosophie de cette Foire du Trône finissante qu'on appelle l'existence. La mienne, en tout cas. Et je vous cadre direct : si vous imaginez que le grand sommeil est un privilège réservé aux voisins, c'est que vous n'avez pas pigé comment tourne le bousin. En vérité, elle vous guette au tournant, la Grande Faucheuse, comme un vieux pote pas vraiment ponctuel, mais toujours là quand on a les mains pleines de cambouis.

Je ne suis pas un foudre de guerre, mais j'ai trimbalé le genre de vie qui donne envie de se tirer une balle tout en fournissant, par un étrange miracle, une sacrée matière à ricaner pour les amateurs de noirceur. Le truc, voyez-vous, c'est qu'on n'estime jamais le prix de la bidoche tant qu'on ne l'a pas perdue. Et moi, j'ai joué

avec les allumettes comme un gosse qui agite un briquet dans un dépôt de munitions.

Tout a débuté un soir de printemps foireux, un de ces soirs où le ciel se branle de tout son gris sur la ville, tout comme moi ce jour-là. Je traînais mes guêtres dans une ruelle sans nom, une ruelle sans âme, où le seul orchestre de chambre était le clapotis de ma bière vide contre le pavé gras. La vie, quand elle décide d'être moche, c'est exactement ça : une gueule de bois éternelle, un naufrage sans bouée de sauvetage.

J'avais cette drôle d'impression d'avoir tout foiré dans les grandes largeurs. La carrière ? Un coup de poker chez les tricheurs. La famille ? Des spectres qu'on croise sans jamais oser se causer. L'amour ? Une blague qui tourne au vinaigre, comme un vieux sketch de cabaret. Et la mort... elle était là, tapie dans la zone, prête à bondir comme un chat de gouttière vicieux. C'est là que j'ai senti cette silhouette. Toute de noir vêtue, avec un pas lourd, comme si la faucheuse s'était mise aux talons aiguilles pour le grand bal.

Elle — oui, parce que je suis du genre à donner un genre à celle qui déboule sans frapper — s'arrêta pile devant mon pif. Elle me fixa avec des mirettes crevées que même un aveugle aurait trouvées louches. Sans un mot, elle extirpa une main de son manteau — un gant de ténèbres, une pince de noirceur — et me tendit un billet tout froissé.

— Tu veux jouer ? me lança-t-elle d'une voix de papier de verre, le timbre du type qui a fait dix fois le tour du cadran et qui commence à saturer sec.

Je saisis le ticket sans piper, comme si sa paume recelait une promesse d'apocalypse. Sur le papier, il y avait écrit en lettres de sang de navet :

UN ALLER SIMPLE POUR LA FÊTE ÉTERNELLE. PRIX : 0,00 EURO.

La blague, c'est qu'il n'y avait pas de blague. La mort, c'est tarif unique : gratuit pour tout le monde. Pas de guichet, juste une porte invisible qui s'entrouvre quand on a épuisé ses crédits de conneries.